



Jean-Louis Lisimachio en juin 2003.

Bilan non communicant

Soudain très regretté, Jean-Louis Lisimachio laisse Hachette en parfaite santé mais pris dans une tourmente que devront faire retomber Arnaud Nourry et Arnaud Lagardère.

HACHETTE Jean-Louis Lisimachio qui refuse de s'exprimer sur les sujets qui fâchent (« *je ne veux pas gêner le groupe* ») dit avoir sa conscience pour lui. Il n'a pas démérité, et aimerait bien que ça se sache sans qu'il ait trop à mouiller sa chemise. Démissionnaire le 21 avril, parti le 25 juin, quelques semaines avant la fin de son préavis de P-DG d'Hachette Livre, il n'aura pas eu le temps de communiquer sur son bilan. Communiquer ? A quoi bon. Ça n'a jamais été son fort et, depuis un certain article martelant l'avenir du livre en pleine hystérie Internet, il était, paraît-il, interdit de communication par la rue de Presbourg,

siège de Lagardère Groupe. Quel est son bilan ? La pieuvre verte était, il faut bien le dire, collée au fond à son arrivée en 1991. Entré chez Lagardère quelques années plus tôt et après un aller-retour chez Pinault, rappelé par Lagardère, il avait alors eu l'opportunité, après son passage à la tête de HDS, d'occuper un fauteuil on ne peut plus fonctionnel au siège – ce qui se traduit par un confort de sénateur au prix d'un éloignement de la réalité. Il raconte qu'il a préféré la direction opérationnelle de Hachette Livre, volontiers accordée par Jean-Luc, étonné d'un tel choix mais assuré que la maison allait être redressée. De ce jour datent peut-être ses

ennuis avec la rue de Presbourg. On lui proposait alors d'être prince, il choisit d'être baron. « *J'ai travaillé pour Jean-Luc Lagardère pendant vingt ans ; pendant dix-neuf ans et demi, ça ne m'a pas gêné une seule fois* », lâche-t-il seulement sur ses rapports avec sa maison mère. Il est pourtant de notoriété publique qu'ils étaient passés, ces dernières années, d'exécrables à intolérables, et d'intolérables à explosifs. Il y avait de quoi. Depuis l'automne dernier, dans la gestion de la reprise de Vup, il s'est retrouvé relégué au second rang au profit de la *task force* réunie chez Lagardère. Lui qui avait redressé Hachette sans guère de remerciement (il ne

remerciait pas non plus), qui a repris Hatier tout en souplesse, qui a construit le cinquième groupe d'édition en Grande-Bretagne, lui qui vient de faire une année bénéficiaire record en plein marasme, lui qui... lui qui... en était réduit, depuis des mois, à expliquer et réexpliquer ce que sont l'office et les retours à des énarques, des avocats et des consultants – manquent les fonctionnaires, mais il n'a pas été convié devant ceux de Bruxelles.

Soulagement. Peut-être parce qu'il aurait fait un mauvais avocat du dossier Vup : pour de multiples raisons, il n'a jamais été un chaud partisan de cette fusion contre nature. « *J'ai l'air détendu ? C'est l'air détendu de*

ceux qui ont leur conscience pour eux. » Sur l'affaire Vup, il ne dira décidément rien. Seul, effectivement, son air simultanément détendu et entendu trahit son soulagement et son assurance d'avoir raison contre son actionnaire. Il est de notoriété publique qu'il pense que le dossier Vup a été mal ficelé, qu'on a privilégié le lobbying politique à la démarche industrielle, qu'avec lui, ça serait déjà bouclé et que, par conséquent, Lagardère Groupe va se faire retoquer par Bruxelles. D'où, certainement, son soulagement. Celui de ne pas avoir à subir directement le contre-coup d'un tel échec et aussi d'avoir mis fin, en démissionnant, à des années d'es- ●●●

●●● carmouches avec sa maison mère, et de brimades qui allaient empirer au vu de la tournure que prennent les choses à Bruxelles. Mais des brimades, il sait aussi en infliger. Combien ont été violemment congédiés dans la crainte et le silence, jusqu'au dernier en date, son directeur commercial, victime expiatoire d'une politique commerciale exposée à la vindicte publique en janvier dernier, lorsque, en pleine table ronde pacificatrice organisée en urgence par Jean-Jacques Aillagon, il s'est fait agresser par les libraires sous les yeux du ministre, d'Arnaud Lagardère et du Tout-Edition. Le bon élève était soudain pris en défaut. Pourtant, s'il n'a jamais manifesté de compassion, même feinte, pour la librairie indépendante, contrairement aux accusations portées, il a mis fin en 1987 à l'indépendance de la distribution chez Hachette: « Jusque-là et depuis des lustres, la distribution était une entité autonome, un Etat dans l'Etat hégémonique qui étranglait les éditeurs. Or la distribution est un moyen, pas une fin. J'ai arbitré plus souvent en faveur de l'édition que de la distribution. C'est ce qui a déplu à Alain Kouck, qui était le pape de Maurepas. Et c'est ce qui fait que j'ai bonne presse chez les éditeurs du groupe, car je leur ai redonné de l'air. »

Place aux quadras. Effectivement. D'un strict point de vue industriel, la maison Hachette, qu'il reprend en 1991, n'a guère à voir avec celle qu'il laisse aux quadras. Si le chiffre d'affaires ne s'est pas envolé, sa composition a radicalement changé. A l'époque, les « produits lourds » ne volent pas leur appellation. Héritage de l'ère Lattès, qui vient de passer dix ans à la tête de la maison verte, les encyclopédies, en fin de cycle, pesaient pour un bon tiers dans le chiffre d'affaires. « C'était la stratégie de mon prédécesseur, qui avait racheté Salvat, Grolier, Le Livre de Paris et lancé la dernière grande encyclopédie », explique « Lisi ». Avec ses 18 volumes, Axis aura mobilisé un investissement de 100 millions de francs pour un résultat évidemment « déce-

vant ». Heureusement, au milieu des années 90, il trouve chez Salvat, en Espagne, une activité embryonnaire de fascicules, dirigée par une Italienne brillante, Marion Brandardini, et développée ensuite par Isa-

investi. » Dont acte. C'est donc sur fonds propres et endettement que sera repris Hatier, en 1996, l'un des autres succès dont se targue l'ex-président d'Hachette Livre. Modèle d'intégration sans heurts internes

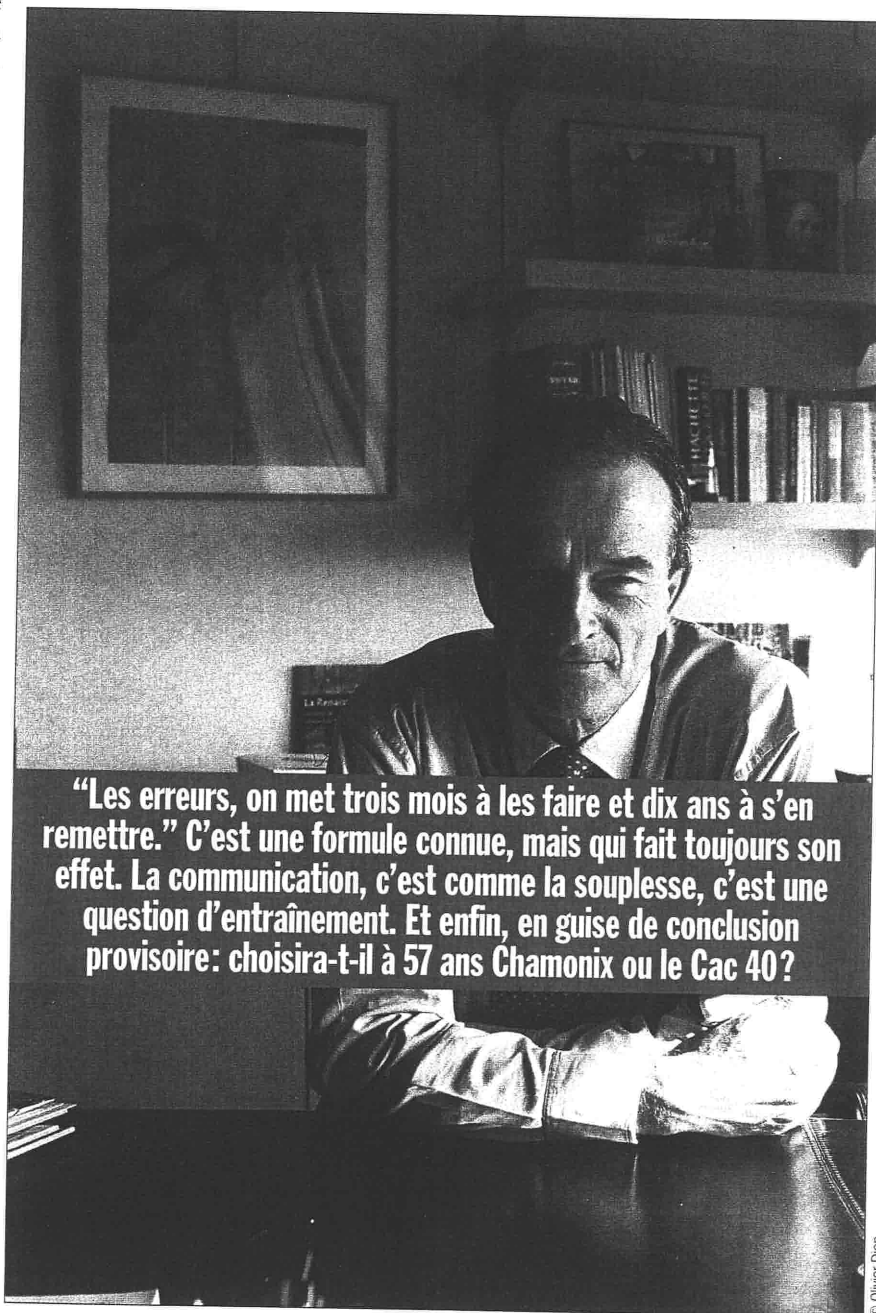
cation à la place de Grolier, on serait heureux. » Et il ajoute: « Si j'avais pris ce job cinq ans plus tôt, on serait aux Etats-Unis. » Et en littérature? Chez Lagardère, la plongée dans l'édition a suscité cet hiver une

générale n'a guère évolué et les maisons rentables qui gagnaient de l'argent (Grasset, Calmann-Lévy) ont commencé à en perdre dangereusement tandis que celles qui en perdaient (Stock, Lattès) se sont mises à en gagner. « Quand je suis arrivé, rappelle-t-il seulement, je me souviens que les premières décisions que j'ai dû prendre, c'est de fermer ou non Stock et Lattès. Et puis, plus récemment, j'ai arbitré contre la fusion Stock-Calmann. J'ai eu tort? »

Reste qu'un simple chargé de mission au siège, sous Lisimachio, pouvait gagner le double d'un éditeur vedette et que l'ambiance est à l'inquiétude aux étages élevés de la tour du quai de Grenelle. Il y a deux semaines, réunis autour de leur patron, une vingtaine de dirigeants du groupe ou de maisons ont partagé un dîner d'adieu – placé – tandis qu'à Cannes, lors du dernier séminaire Lagardère, la semaine dernière, des cadres d'Hachette Livre ont séché le séminaire cannois de Lagardère, tandis que Claude Durand, patron de Fayard, y aurait manifesté bruyamment son soutien indéfectible à Jean-Louis Lisimachio en répondant sèchement aux initiateurs de la campagne de presse anti-Hachette Livre... dans *Le Monde* cet hiver.

Succession difficile. Arnaud Nourry, qui est entré en fonction mercredi 25, entame une succession difficile, pris entre un Hachette Livre en désamour avec son actionnaire et une rue de Presbourg ravie de s'être débarrassée d'un baron ingérable et d'avoir enfin la main sur un pan de l'empire, fût-ce le moins excitant. Et en guise de conclusion, Lisimachio, lâche, comme on laisse un post-it sur le bureau de son successeur: « Les erreurs, on met trois mois à les faire et dix ans à s'en remettre. » C'est une formule connue, mais qui fait toujours son effet. La communication, c'est comme la souplesse, c'est une question d'entraînement. Et enfin, en guise de conclusion provisoire: choisira-t-il à 57 ans Chamonix ou le Cac 40?

PIERRE LOUIS ROZYNÈS



“Les erreurs, on met trois mois à les faire et dix ans à s'en remettre.” C'est une formule connue, mais qui fait toujours son effet. La communication, c'est comme la souplesse, c'est une question d'entraînement. Et enfin, en guise de conclusion provisoire: choisira-t-il à 57 ans Chamonix ou le Cac 40?

belle Magnac. Aujourd'hui, les fascicules Hachette ont pris en France, en Italie, en Allemagne et même au Japon jusqu'à représenter 100 millions d'euros de chiffre d'affaires. « Lisi » n'est pas peu fier de cette initiative. Comme il l'est d'avoir « autofinancé autant les lancements que les acquisitions, ce qui est sain ». Avant d'ajouter: « Hachette Livre a la meilleure rentabilité du groupe Lagardère sur CA mais surtout sur capital

ou externes, maintes fois cité en exemple par les ambassadeurs de Lagardère devant les fonctionnaires de Bruxelles. « Hatier a été un investissement stratégiquement juste. Pour la première fois, nous investissons à bon escient. On a pu enfin faire jeu égal avec la CEP. Je regrette juste qu'on ne soit pas présents aux Etats-Unis. C'est “le” marché. Si Hachette avait racheté dans les années 80 un éditeur de littérature ou d'édu-

accusation récurrente des gens de la rue de Presbourg, relayée à grand fracas par *Le Monde*: pourquoi les maisons de Vup sont-elles plus grosses, plus rentables et collectionnantes les best-sellers et pas celles d'Hachette? s'interrogeait l'hiver dernier Frédérique Bredin, directrice de la stratégie et du développement de Lagardère Media. Effectivement, sous son règne, le périmètre du groupe en littérature

© Olivier Dion